

Misurina et Landro sont si près... Je comprenais maintenant la supplication de sa physionomie pendant notre tragique entretien : il ne me demandait pas seulement d'avertir cette femme qu'il aimait. Il implorait mon absolue discrétion. Il confiait à mon honneur un secret qu'il s'interdisait de m'avouer tout entier. Il me confiait quelque chose de plus. Je m'en convainquis en voyant, après le déjeuner, le comte et la comtesse de Charlix sortir dans le jardin de l'hôtel et deux enfants les rejoindre : deux petites filles conduites par une gouvernante. L'aînée pouvait avoir huit ans. Elle était brune comme le père, grande comme lui, et comme lui vivante, d'une grossière vie animale. L'autre, âgée de quatre ans environ, était une créature d'une autre espèce. Elle tenait de la mère son organisme déjà trop frêle. Mais de qui ces cheveux blonds et ces yeux bleus, — les cheveux et les yeux de l'homme que j'avais quitté quelques heures auparavant agonisant sur un lit d'hôtel ? Charlix, lui, avait des prunelles noires comme ses cheveux et comme sa barbe. La comtesse était châtain clair, avec cette nuance des prunelles pour laquelle les Anglais ont ce joli mot de *hazel*, — *hazel eyes*, — des yeux couleur de noisette. Cette constatation à peine faite, un nouveau drame se dessina dans ma pensée : un mari à moitié aveugle, à moitié lucide, suspectant les relations de sa femme avec un ami de la maison, et ne se permettant pas de les incriminer ; jaloux et ne voulant pas l'être, se demandant parfois si le second enfant était bien

de son sang, et se répondant : oui, — enfin, une de ces situations morales, comme tant de ménages mondains en traversent des années, où il y a comme de la tragédie en puissance. Qu'à l'annonce de cette mort subite de son amant, un cri de désespoir trahît la comtesse, que le soupçon combattu du mari se changeât en certitude!... Oui, voilà ce que l'amant avait prévu, ce qu'il avait tenté d'empêcher à tout prix, par l'effort d'un dévouement suprême, qui me révéla soudain des trésors de tendresse chevaleresque dans ce garçon que j'imaginai, d'après son milieu, engagé dans des liaisons de si médiocre qualité. C'est plus tard et à loisir, que mes réflexions ont reconstitué le roman passionné de cet amour. Sur le moment je n'eus qu'une pensée : si je ne me trompais pas, il était urgent, — impérieusement urgent, — que je m'acquittasse de ma mission et au plus vite. Malgré sa promesse et le pourboire, mon chauffeur parlerait peut-être... M'en acquitter ? Mais comment ?

IV

La réponse à cette question-là n'était pas aisée. Par quel moyen provoquer avec Mme de Charlix une conversation en tête à tête ? J'avais entendu pour la première fois prononcer son nom par Prosper Delorme. Donc, aucune connaissance commune

dont je pusse arguer pour me présenter. En supposant qu'elle, de son côté, connût mon nom, elle ne me le ferait certes pas savoir. Et puis, par quel procédé écartier son mari installé auprès d'elle, de la gouvernante et des enfants, sur la terrasse de l'hôtel, après le déjeuner? Il fumait en lisant un journal français, tandis qu'elle feuilletait elle-même un journal illustré. Je pouvais la voir qui, sans cesse, au lieu de la gravure, regardait l'admirable paysage de la vallée. Son visage était toute ardeur et toute joie. La profonde émotion cachée de la femme amoureuse qui escompte en idée une chère présence, se devinait au frémissement contenu du demi-sourire dont s'illuminaient ses traits délicats. Elle s'imaginait contemplant le frais horizon de verdure fleuries, d'eaux courantes, de forêts ombreuses, de montagnes sublimes, avec son amant à côté d'elle. Dans quelques heures il serait là. Par instants, elle attirait à elle la petite fille chez laquelle j'avais si clairement discerné la ressemblance du mort. Elle flattait de la main les boucles blondes. Elle mettait sur ce front d'enfant un baiser dont les criminelles délices étaient déjà punies, sans qu'elle le sût. L'autre petite fille, un peu jalouse, s'approchait alors de la mère qui donnait à celle-là aussi une caresse. L'histoire cachée de cette femme achevait de se préciser pour ma rêverie. Elle restait mère, même dans la faute, comme beaucoup d'autres, et, par un de ces compromis de conscience qui sont, eux aussi, une expiation du bonheur défendu, elle avait préféré le men-

songe et le partage à un affranchissement qui l'eût séparée pour toujours de la fille légitime. Fallait-il qu'elle eût aimé passionnément cet homme, dont je devais lui apprendre la mort, pour qu'avec cette physionomie fière elle eût consenti à des complications avilissantes, et pour finir par quelle catastrophe, si je ne trouvais pas l'occasion de la sauver du cri révélateur qu'elle ne pourrait pas ne pas pousser!... Mais comment? Comment?

Tandis que je me perdais dans ces angoissantes et vaines méditations le comte se leva. Je l'entendis qui disait à sa femme : « Je vais commander la voiture pour quatre heures... Nous irons au-devant de Prosper. D'ici là je liquide ma correspondance en retard. Vous restez dehors, ma chère amie?... »

— « Oui, » dit-elle, « j'irai tout à l'heure dans le petit bois avec Miss et les enfants... »

Je regardai le gros homme s'éloigner, un nouveau cigare à la bouche qu'il avait allumé tout en causant avec sa femme. Celle-ci était seule. Si je ne lui parlais pas maintenant, je ne lui parlerais jamais. Dans le désarroi de mon anxiété, je m'arrêtai au parti le plus naïf, le moins diplomatique. Il avait cela pour lui d'être entièrement conforme aux intentions du mort dont je n'étais que le porte-parole. J'avisai une plume, un encrier, du papier, sur une table voisine, et je traçai pour la comtesse une lettre dont j'ai encore tous les mots dans la mémoire : « *Madame, Vous excuse-*

rez la liberté que je prends de vous écrire quand vous saurez que j'ai laissé à Cortina d'Ampezzo un de nos compatriotes, assez gravement blessé dans un accident d'automobile, M. Prosper Delorme, que je me trouve avoir rencontré quelquefois à Paris. M. Delorme désire que M. de Charlix soit averti de son accident autrement que par le journal. Il m'a prié, sachant que je venais à Toblach, de vous prévenir afin que vous puissiez le préparer. Je m'acquitte de ma mission avec la certitude que vous pardonneriez ce que ma démarche a de peu correct, n'ayant aucun moyen de vous être présenté. Si vous désirez des détails plus circonstanciés, j'attends vos ordres dans le jardin de l'hôtel... » Je confiai cette lettre au portier en lui recommandant de la remettre aussitôt. Je me rendis, comme je l'avais annoncé, dans le jardin. Il s'étendait, de l'autre côté de la maison, et touchait au petit bois où la comtesse avait dit qu'elle irait se promener. C'était en réalité un morceau de forêt arrangé en parc, et qui séparait Toblach de la jolie ville d'Innichen sur la route de Lienz, de Spital et de Klagenfurt. Je n'étais pas là depuis cinq minutes que je vis apparaître Mme de Charlix. Ah ! que l'agonisant de Cortina avait eu raison de souhaiter qu'elle apprît sa mort loin du mari et de ses yeux inquisiteurs ! L'affolement où ma lettre l'avait mise criait la vérité. Il n'y avait que moi dans le jardin, elle ne pouvait donc pas se tromper. Il y aurait eu cent personnes que son instinct l'eût dirigée droit, j'en suis sûr, vers le messager que lui en-

voyait son amant. La prudence l'avait abandonnée. Les yeux hagards d'épouvante, froissant ma lettre dans sa main crispée, la voix étouffée d'émotion, ayant tout oublié, et son rang social, et qu'elle ne me connaissait pas, et que son mari pouvait se raviser, descendre, la chercher, nous surprendre, elle me dit :

— « Il est mort, n'est-ce pas?... »

Je la regardai. Je compris que j'avais devant moi une de ces âmes courageuses avec lesquelles il est inutile de biaiser. Elles savent souffrir.

— « Oui, » répondis-je simplement, « il est mort... »

Elle s'appuya d'une main au tronc d'un arbre, pour ne pas tomber. Ses paupières s'abaissèrent une minute sur ses yeux, dont pas une larme ne jaillit. Elle était devenue aussi blanche que le papier de ma lettre qu'elle continuait de serrer convulsivement avec son autre main. Puis ses paupières se relevèrent, le sang revint à ses joues, son être se redressa. Mais l'énergie morale a des limites. Sa volonté de résistance n'empêchait pas son cœur de battre jusque dans sa gorge, ni le souffle de lui manquer. A peine si je l'entendis reprendre :

— « Racontez-moi tout. Je veux tout savoir. »

En disant ces mots, elle marchait vers la porte du jardin qui donnait sur la forêt. Je la suivis, et nous commençâmes d'aller, elle, la tête penchée, regardant fixement la terre, moi, lui faisant le récit très sommaire du funeste événement. Je ne crois pas que j'oublierai jamais ces minutes, —

car ce ne furent que des minutes, — ni la silhouette de cette jeune et charmante femme, qui s'était parée pour l'amour, et, sous la serge bleue du corsage ajusté qui moulait sa poitrine, je voyais son sein, contre lequel elle pressait le portefeuille que je lui avais remis, soulevé d'une tempête de sanglots comprimés, — ni la gloire de cet après-midi de printemps déployée autour de nous, le chaud parfum de résine qui nous enveloppait. Des détails insignifiants me reviennent : la rencontre d'énormes fourmilières, aménagées avec les aiguilles tombées des pins, et que ses pieds fins évitaient machinalement, le sautèlement d'un mulot traversant le sentier, la couleur tendre des mousses où pointaient des gentianes et des orchidées sauvages... A un moment, elle s'arrêta :

— « Merci, monsieur, » me dit-elle simplement... « Voici votre lettre, qu'il vaut mieux détruire... Si vous retournez à Cortina, » ajouta-t-elle, « je vous reverrai certainement... »

Elle inclina sa tête, qui d'un geste me congédiait. Ce que je pensais d'elle, la conclusion que je tirais de son attitude, ce que je pouvais répéter de cette aventure une fois revenu à Paris, ah ! qu'elle s'en souciait peu ! Il lui fallait, avant de reparaitre devant son mari, user son premier désespoir, et pour cela n'avoir pas de spectateur de ses larmes. Elle était retournée du côté de l'hôtel. Je la quittai et suivis la direction d'Innichen, pour respecter sa souffrance. Je ne pus m'empêcher, après avoir fait quelques pas, de jeter un regard en arrière. Elle

n'était plus dans le chemin. Je tremblai, comme la rivière est toute proche, qu'elle n'eût cédé à une tentation de suicide et qu'elle ne se fût élancée de ce côté à travers bois. Je revins donc moi-même sur mes pas, et tout d'un coup je m'arrêtai. Une plainte étouffée m'arrivait à travers les fûts des grands arbres, un gémissement passionné et d'autant plus lamentable qu'il essayait de se contenir et ne pouvait pas. J'écartai les branches et je vis la malheureuse qui s'était laissée tomber sur une pierre et qui pleurait, pleurait, le visage dans ses mains. Ce pleur non plus, je ne l'oublierai jamais, cet appel impuissant, solitaire, désespéré, et qui n'était même pas libre de son éclat, vers celui qu'elle aimait. Elle aurait certes été le rejoindre aussitôt, s'il n'y avait pas eu les enfants.

V

... Il y avait les enfants. Et, le même soir, resté à l'hôtel pour savoir l'issue de cette dangereuse journée et pour aider la pauvre femme s'il était encore nécessaire, je me retrouvai en face d'elle et je constatai tout de suite qu'elle aurait, à cause d'eux, le courage de vivre. Elle avait bien eu celui de rentrer et de causer avec son mari comme si de rien n'était. Maintenant elle avait celui de reparaitre dans la salle à manger, avec ses deux filles

qui devaient dîner en compagnie de leurs parents et de l'institutrice. Détail d'une ironie sinistre, six couverts étaient préparés sur la table où j'avais vu les époux assis ce matin. Mme de Charlix s'était habillée pour le soir, en se mettant du rouge aux joues pour dissimuler une affreuse pâleur. Elle ne parut pas plus remarquer ma présence qu'elle n'avait fait lors du déjeuner. Je devinai à quelques mots échangés avec son mari qu'elle avait simplement prétexté un peu de migraine pour ne pas sortir avec lui à quatre heures... Le dîner commence. A plusieurs reprises j'entends Charlix faire une allusion étonnée à l'absence de Prosper Delorme, et la comtesse répond qu'il va sans doute envoyer un télégramme expliquant ce retard ou bien arriver pendant le repas. Un petit garçon de gare entre dans le restaurant, avec une boîte de journaux qu'il offre aux convives. Il passe devant moi d'abord. Je lui demande le dernier paru, une petite feuille locale rédigée en italien et en allemand. Je l'ouvre. J'y vois une dépêche de Cortina d'Ampezzo annonçant l'accident d'automobile survenue à Delorme et sa mort.

Le vendeur était devant la table aux six couverts, maintenant. Charlix prend la feuille. Il la regarde, pousse un petit cri et la tend à sa femme qui dit simplement : « Oh ! mon Dieu ! Mais c'est horrible !... » Et elle rend le journal à son mari en opposant un visage impénétrable au regard de cet homme, un regard où je pus lire un monde de soupçons soudain écroulés. Le geste involontaire

que fit la large main du jaloux du côté de la seconde petite fille me prouva jusqu'où ce soupçon était allé. L'amant à son lit de mort n'avait pas seulement pensé à sauver l'honneur de sa maîtresse. Il avait voulu défendre l'avenir de l'enfant dont il était le vrai père, contre la vengeance de l'autre, — et il avait réussi. J'ai assisté à quelques scènes terribles dans ma vie, moi qui ai vu prendre Paris en mai 1871. Elles ne me laissent pas un souvenir plus poignant que celle qui s'est jouée ainsi, devant moi, sans paroles, dans cette salle d'un hôtel bien banal où je ne retournerai jamais.

Février 1908.